

## Langue et littérature françaises du Moyen Age

M. Félix LECOY, membre de l'Institut

(Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), professeur

Cette année encore nous avons consacré nos leçons du *mardi* à l'une de ces œuvres de notre *xiv<sup>e</sup>* siècle qui ont été jusqu'ici négligées et qui, malgré leur médiocrité qu'il faut bien reconnaître, méritent toutefois qu'on s'y intéresse un instant. Le texte qui a fait cette fois l'objet de nos leçons est un roman inédit, le *Lion de Bourges*, qu'on ne connaissait que par des analyses plus ou moins brèves et rapides. Nous disposions d'une excellente photographie, procurée par l'*Institut de Recherche et d'Histoire des textes*, du manuscrit unique de la Bibliothèque Nationale, f. fr. 22 555, et nous avons pu ainsi lire sans peine et commodément les quelques 30 000 vers du poème.

Nous ignorons tout de l'auteur, qui ne nous a même pas dit son nom, et le texte ne contient, à notre connaissance et sauf oubli de notre part, aucun élément qui permette d'en fixer la date, même approximativement. Il est seulement certain, à en juger par la langue et le ton général, que nous avons affaire à un produit du *xiv<sup>e</sup>* siècle. — Les noms des personnages ne nous sont d'aucune utilité : ils sont ou bien inventés ou bien empruntés à l'onomastique traditionnelle de l'épopée, sans d'ailleurs qu'aucun d'entre eux prenne véritablement la suite du héros dont il porte le nom, sauf en ce qui concerne le personnel entourant Charlemagne, les Nayme de Bavière, les Ogier de Danemark ou les Griffon d'Hautefeuille : mais il s'agit là de simples comparses qui ne jouent aucun rôle réel dans l'action. Seul le père du héros, Harpin de Bourges, peut être retrouvé dans l'histoire et la littérature antérieure. Il s'agit, en ce qui concerne l'histoire, d'un seigneur de Bourges dont nous savons qu'il vendit sa vicomté au roi de France Philippe 1<sup>er</sup>, en l'an 1100, au moment de partir pour la première croisade, et qui, revenu de Terre Sainte, était profès en l'abbaye de Cluny en 1109. Nous ignorons tout de son comportement en Orient, mais (et c'est là la part de la littérature) l'auteur de la *Chanson d'Antioche* lui a réservé un rôle honorable, et surtout les suites de ladite chanson, les *Chétifs* en particulier,

ont fait de lui un de leurs principaux héros, en lui attribuant d'ailleurs des exploits tout à fait imaginaires. Cependant, chose curieuse, l'auteur du *Lion de Bourges* semble tout ignorer de ce passé littéraire auquel il ne fait aucune allusion : Harpin de Bourges n'est pour lui qu'un nom commode et qu'il a adopté, semble-t-il, uniquement parce qu'il avait l'intention de placer à Bourges le berceau de la famille de ses héros.

Mais là encore, son intention est obscure, et l'on ne voit pas bien pourquoi Bourges a été choisi pour jouer ce rôle plutôt qu'une autre ville. En fait, le destin de nos personnages se joue tout entier en Italie du Sud, en Sicile, en Espagne et dans un Orient de fantaisie. Il est vrai que le principal de ces personnages, celui qui a donné son nom au poème, le jeune Lion, aura à un moment donné à reconquérir la terre de ses ancêtres, confisquée par Charlemagne, et se fera reconnaître comme l'héritier légitime du pays en sonnant d'un cor dont seul cet héritier légitime est capable de tirer une note. Mais, outre que ce type d'épreuve est banal, je ne connais pas de tradition locale, ancienne ou moderne, qui ait jamais placé à Bourges un conte de ce genre. Au reste, une fois l'épreuve surmontée, le jeune Lion n'aura rien de plus pressé que de regagner son royaume italien. Il n'en reste pas moins que l'auteur de notre poème devait avoir quelque raison de s'intéresser à la capitale du Berry, raison qui nous échappe — ou qui, du moins, m'échappe. La langue de l'unique manuscrit qui nous a conservé l'œuvre porte nettement la marque des parlers de l'Est de la France et ne nous est ici d'aucun secours.

Le décor géographique du poème est également de la plus haute fantaisie, tout en révélant parfois des connaissances étonnamment précises. L'auteur est capable de nommer et de situer, avec une relative exactitude, en Italie, les villes de Reggio, Bénévent, Bari et Brindisi. Il sait que pour descendre en Lombardie il faut passer par le Montjeu, c'est-à-dire le Grand Saint-Bernard (mais qui l'ignorait à cette époque ?) ; il peut même citer le nom de Brescia ; par contre, il ne paraît pas connaître le nom de Milan et fait de Florence la capitale de la Lombardie. Pour l'Orient, il reste dans un vague prudent : il se contente de nommer Nicosie, capitale de l'île de Chypre, et Ascalon, port de la Palestine, qu'il situe mal d'ailleurs, sur le golfe d'Adalie. Il fait par ailleurs de Coblence (*Couvelance*) un port de mer, mais il sait fort bien que pour gagner Paris, de Coblence, il faut passer par les Ardennes, Liège, le Brabant et le Hainaut ; il est vrai que ses connaissances paraissent s'arrêter là et que la suite de son itinéraire ne mentionne ni l'Artois, ni la Picardie, ni le Vermandois. En ce qui concerne l'Espagne, même incertitude ; on nous parle des côtes de la Castille, comme si le pays avait un front de mer, et Tolède est accessible, de ces côtes, en une petite journée de marche. Par contre, en regard de cette extravagance, on trouve

correctement situées les unes par rapport aux autres les villes de *Burs* (qui paraît être Burgos), de *Saint-Domin* (qui est sans doute Santo Domingo de la Calzada) et de *Nadres* ou *Naudres* (qui doit représenter Nájera). Toutefois, *Burs*, *Saint-Domin* et *Nadres* apparaissent comme le cœur du royaume d'Anseys de Carthage (Carthagène ?), royaume qui échouera à Olivier, fils de Lion, par suite de son mariage avec la fille d'Anseys, Galiene. Mais, dans la seconde partie du roman, quand Olivier rentre dans son royaume, il aborde à *Seville*, qui est en principe Séville ; il s'installe dans sa capitale, sur le bord de la mer, et cette capitale s'appelle *Caffaut*, nom que l'on ne retrouve nulle part ailleurs et que je n'ai pu identifier ; il a de plus une sorte de vassal, le bâtard d'Anseys, dont le fief est *Conimbre*, c'est-à-dire Coimbra, dans l'actuel Portugal. On ne peut imaginer pire confusion.

Il ne saurait être question de résumer ici le contenu du roman. On n'y trouve guère, au reste, que la reprise et la continuation de toutes les aventures qui forment la trame des œuvres de ce type : histoire d'un jeune homme sans fortune qui conquiert l'amour d'une belle princesse au cours d'un tournoi dont la main de ladite princesse est le prix ; jalousies, rivalités et trahisons que provoquent ce succès et cette réussite quelque peu insolente ; nécessité de se défendre contre les traîtres et les rivaux ; enlèvement de l'épouse et des enfants, séparations, retrouvailles, le tout entremêlé de luttes contre les infidèles et conquêtes subséquentes de divers royaumes qui deviennent le lot des enfants du héros, lesquels connaissent à leur tour des aventures analogues à celles de leur père. Et l'on rencontre tout au long du texte le cortège habituel des vassaux fidèles jusqu'à la mort, des sombres traîtres dont la méchanceté ne connaît pas de bornes, malgré l'inévitable châtement qui vient tous les frapper au bout du compte, des princesses sarrasines amoureuses des beaux chevaliers chrétiens, des infidèles au cœur endurci et fermé, ou, au contraire, subitement touché par la grâce. Le point de départ du roman est fourni par le thème qu'a repris jusqu'à la satiété toute cette littérature et qu'avait fait connaître la légende de Placidus : l'épouse d'un couple exilé met au monde un enfant dans la solitude d'une forêt ; pendant que le mari est parti à la recherche de quelque secours, la femme est enlevée par des brigands et le nouveau-né recueilli par une bête sauvage (ici une lionne) qui lui prodigue les premiers soins. Quand le mari revient, il ne retrouve plus ni sa femme ni son enfant et se persuade que tous deux ont péri. Le problème est d'amener, après de longues années et de multiples aventures, la réunion de la famille dispersée. Ces aventures sont banales, avons-nous dit. On ne mentionnera ici que trois éléments qui peuvent prétendre, sinon à une grande originalité, du moins à quelque intérêt.

Le premier est bien connu et a déjà été signalé. La réussite du héros central, ici le jeune enfant perdu, est facilitée par l'aide constante qu'il

reçoit d'une sorte de chevalier céleste — le blanc chevalier — qui apparaît régulièrement à ses côtés au moment des plus grands dangers. Or ce blanc chevalier n'est autre que l'âme opportunément réincarnée d'un personnage à qui, autrefois, la sépulture avait été refusée à cause d'une dette empayée et dont le héros avait assuré la mise en terre chrétienne en prenant à sa charge ladite dette. Ce thème est bien connu de la littérature traditionnelle ; c'est celui du « mort reconnaissant », dont la plus ancienne version nous est donnée, comme on sait, par l'histoire de Tobie, dans la Bible. D'autres romans français l'ont utilisé : au XIII<sup>e</sup> siècle, le roman en vers de *Richars li Biaus*, au XV<sup>e</sup>, le roman en prose d'*Olivier de Castille et Artus d'Algarbe*.

On trouvera peut-être quelque intérêt également au personnage d'Alis, la mère de Lion, l'épouse d'Herpin de Bourges, qui, séparée de son mari, passe de longues années à la cour du roi de Tolède, sous un déguisement masculin et remplissant les fonctions de garçon de cuisine. Là, elle aura l'occasion, encouragée par une voix divine qui lui en impose la tâche, d'accomplir de merveilleux exploits, en luttant en particulier contre un géant qui menace la ville et qu'elle abat en combat singulier.

Enfin signalons que le fils de Lion, Olivier, aura le courage d'affronter, sur les côtes de Palestine, un monstre marin qui fait courir les plus grands dangers aux navires qui passent à sa portée et, plus particulièrement, aux navires de pèlerins chrétiens. Nous avons là une adaptation assez maladroite, mais certaine, de la légende bien connue au Moyen Age de la *Laide Semblance*, légende plus ou moins inspirée de la légende antique de Gorgone. On a souvent relevé les textes médiévaux qui traitent de cette aventure (Benoît de Peterborough, Roger de Hoveden, Gautier Map, Gervais de Tilbury, la *Bataille Loquifer*, le *Livre d'Artus*, le *Berinus*) ; le texte du *Lion de Bourges*, à ma connaissance, n'avait jamais été mentionné.

Signalons enfin, pour terminer, que notre roman paraît inachevé, ou, plus exactement, ne paraît pas avoir été mené au terme initialement prévu. Non pas que le manuscrit soit tronqué, mais plusieurs aventures annoncées au cours du texte n'ont pas reçu d'exécution, et la fin du récit donne l'impression d'un schéma rapide plutôt que de développements soignés et circonstanciés. On a l'impression que l'auteur, arrivé à un certain point de son travail, s'est désintéressé de son œuvre, qu'il a jugé inutile de prolonger une histoire qui n'avait, en effet et en principe, aucune raison de se clore, puisque les enfants prenaient peu à peu la place des parents, et que, dans ces conditions, le mieux était d'indiquer en quelques mots le sort futur des personnages qui restaient encore à sa disposition et de mettre ainsi le point final à leurs aventures. Ce n'est pas nous qui le lui reprocherons.

Nous avons continué, au cours de nos leçons du *jeudi*, l'examen des thèmes de fabliaux que nous avons entrepris autrefois. Nous avons étudié cette année *La bourgeoise d'Orléans*, le *Lai de l'épervier*, *Auberée* et le fabliau des *Trois bossus*. Le professeur espère pouvoir un jour donner les résultats de ces enquêtes dans un ouvrage d'ensemble qu'il a depuis longtemps en projet.

#### PUBLICATIONS

— *Les Romans de Chrétien de Troyes, édités d'après la copie de Guyot* (Bibl. Nat., fr. 794), V. *Le Conte du Graal (Perceval)*, tome I, 187, p. in-12°, Paris, 1973 [Cl. fr. du M.A., 100].

Comme les années précédentes, le professeur a assuré la direction de la revue *Romania* et de la collection des *Classiques français du Moyen Age*.